

rôle par cœur, et elle l'a si bien joué que mademoiselle de Coulange ne s'est point aperçue qu'elle avait affaire à une aventurière. Elle s'est présentée de la part de madame la marquise de Neuville. C'est bien. Nous saurons par madame de Neuville, si elle connaît cette fameuse comtesse Protowska, qui mendie à domicile pour les orphelins.

Mais, Gabrielle, ce qui rend la chose sérieuse et lui donne une gravité exceptionnelle, c'est que cette audacieuse visite faite à mademoiselle de Coulange paraît ne pas avoir d'autre but que de la contraindre à hâter son mariage avec M. le comte de Montgarin.

—C'est vrai, approuva Gabrielle.

—Je suis perplexe et même anxieux, continua Morlot, car, forcément, je me demande quel lien peut exister entre M. de Montgarin et Sosthène de Perny. C'est bien incompréhensible. Vouloir tuer le père, hâter le mariage de la fille... C'est tellement extraordinaire...

Ses mains fiévreuses serraient son front couvert de sueur.

Soudain, il tressaillit et se dressa sur ses jambes comme s'il eût été poussé par un ressort.

Sa figure s'était décomposée et ses yeux, subitement agrandis, brillaient d'un éclat singulier.

—Eh bien ? eh bien ? fit Gabrielle qui le dévorait du regard.

Mais Morlot était déjà parvenu à se maîtriser. Sa physionomie reprit son expression habituelle, la flamme de son regard s'éteignit, et, avec le plus grand calme il se rassit.

—Ce n'est rien, dit-il, une pensée saugrenue, une idée bête !...

XII

Il y eut un assez long silence.

Morlot réfléchissait. Sa pensée se livrait à un travail des plus actifs. Et Gabrielle, qui le connaissait bien, se disait :

—Il a découvert quelque chose.

Morlot reprit la parole.

—Gabrielle, vous avez vu le comte de Montgarin ; comment est ce jeune homme ? demanda-t-il.

—Fort bien.

—Physiquement et moralement ?

—Oui. Tenez, avant-hier sa douleur était égale à la nôtre.

—Était-elle vraie ?

—Si sa douleur eût été feinte, mon ami, je ne m'y serais pas trompée. Je l'ai examiné avec attention ; près du lit du marquis, je l'ai vu pleurer. Oui, sa douleur était réelle. "Il a beaucoup de cœur, me suis-je dit, Maximilienne sera heureuse avec lui."

—Est-il riche ?

—Assurément il l'est moins que Maximilienne le sera un jour. Sa mère et son père sont morts. Fils unique, il possède l'héritage de ses parents. Il a un château en Bourgogne et un hôtel à Paris.

—Gabrielle, êtes-vous sûre qu'il aime mademoiselle de Coulange ?

—Oh ! quant à ça, oui. Il ne faut que le voir près de Maximilienne pour en être convaincue.

—Est-il aimé ?

—Sans aucun doute. Vous devez bien penser, Morlot, que si Maximilienne ne l'aimait pas, il ne serait pas son fiancé.

—Oui, vous avez raison, Gabrielle.

Morlot était dérouter.

Après être resté un instant silencieux, il reprit :

—Savez-vous comment le comte de Montgarin et mademoiselle de Coulange se sont connus ?

—C'est dans une fête à l'hôtel de Coulange qu'ils se sont vus la première fois.

—Par qui le jeune homme a-t-il été présenté ?

—Par madame la marquise de Neuville qui a fait de lui les plus grands éloges.

—Ah ! fit Morlot, c'est bizarre ! C'est madame de Neuville qui présente le fiancé en faisant son éloge, ce qui indique qu'elle désire ce mariage ; et quand la fameuse comtesse polonaise se réclame d'elle pour arriver jusqu'à mademoiselle de Coulange, c'est pour lui faire aussi l'éloge du comte de Montgarin et lui dire que son bonheur coïncide avec un grand danger si son mariage n'a pas lieu immédiatement. Voyons, Gabrielle, n'y a-t-il pas là de quoi nous étonner ?

—Oui, en effet, c'est assez singulier.

—Certes, je ne suppose même pas que madame la marquise de Neuville prête la main à une vile intrigue. Toutefois, on dirait que, à son insu, sans doute, elle joue un rôle tout à fait en dehors de son caractère et peu en harmonie avec la sévérité de ses principes.

—C'est pourtant vrai, approuva Gabrielle.

—Avec tout cela, reprit Morlot, nous sommes toujours au milieu des ténèbres : mais je crois y voir apparaître une lueur ; c'est vers cette lueur que je me dirigerai... Le bonheur et l'honneur de la famille de Coulange sont menacés ; c'est de toute évidence. Par qui ? Par Sosthène de Perny ; nous en sommes à peu près certains. Quelle trame le misérable a-t-il ourdie ? Quels sont ses projets ?

Qu'espère-t-il ? Tout cela, jusqu'à présent est impénétrable, voilà ce qu'il faut découvrir.

Sosthène de Perny a des complices, ce n'est pas douteux. La dame patronesse en est une ; la marquise de Neuville, sans s'en douter, en est peut-être une aussi ; nous en trouverons d'autres, si nous cherchons bien. Ah ! M. de Perny n'est pas un scélérat ordinaire ; il est fort, très fort. Nous n'avons qu'à nous rappeler le vol de votre enfant, Gabrielle, pour reconnaître qu'il est aussi habile que prudent. Il a eu le temps, depuis quatorze ans bientôt, de méditer son plan ; aujourd'hui ses batteries sont dressées et il a commencé l'attaque.

Quand je pense aux machinations dont vous avez été la victime, Gabrielle, je me demande quelle effroyable chose il a pu inventer pour frapper d'un seul coup la famille de Coulange toute entière. Il veut tuer le marquis, me direz-vous. Oui, mais ce n'est pas seulement la mort de son beau-frère qu'il veut. Croyez-moi, Gabrielle, il y a ici autre chose qu'une lâche vengeance.

Ecoutez : malgré ce que vous m'avez dit tout à l'heure de M. de Montgarin, ce jeune homme m'apparaît comme un personnage mystérieux.

—Quoi ! s'écria Gabrielle, en pâlisant, vous penseriez...

—Mon Dieu, je ne peux rien dire encore, répondit Morlot ; mais nous nous trouvons dans une situation qui nous autorise à faire toutes les suppositions. Il faut voir et avancer dans ce dédale d'infamies, pas à pas, avec prudence. Nous devons porter nos investigations sur tout, et pour la même raison avec le soupçon de ceci ou de cela.

Autrefois, avec la patience et l'espoir, qui ne m'ont jamais abandonné, je suis parvenu à découvrir bien des choses ; je me souviens du passé, Gabrielle, et plein de confiance je vais me mettre en campagne. Tout en protégeant M. le marquis de Coulange contre la fureur sanguinaire de son ennemi, je chercherai dans l'ombre, et j'espère bien que je ferai jaillir la lumière. Je n'ai pas besoin de vous recommander n'est-ce pas, de ne parler à qui que ce soit de ce que nous disons ici. On ne doit rien savoir à l'hôtel de Coulange.

Vous avez loué à mon intention la chambre à côté, c'est bien. Mais un second domicile me sera nécessaire ; j'ai une chambre dans un autre quartier de la ville. Il faut prendre d'avance toutes les précautions utiles afin d'empêcher l'ennemi de soupçonner qu'on s'occupe de lui et que la famille de Coulange a des amis dévoués prêts à la défendre.

—Merci, mon ami, dit Gabrielle avec émotion ; vous voyez que j'avais compté sur votre dévouement, puisque je n'ai pas hésité une seconde à vous appeler. Mais vous allez être éloigné de Chesnel pendant des mois, peut-être ; comment expliquerez-vous votre absence à M. le marquis ?

—D'abord, Gabrielle, répondit l'intendant, M. le marquis n'est plus mon maître. Depuis huit mois, c'est à M. Eugène que je rends compte de ma gestion.

Aujourd'hui même je lui ferai une visite et je lui demanderai simplement de m'accorder un congé.

—S'il refusait ?

—Je ne le crois pas. Mais, dans ce cas, Gabrielle, je n'hésiterais point à me démettre de mes fonctions.

—C'est bien, dit Gabrielle, voilà le vrai dévouement.

—Gabrielle, reprit Morlot, quand vous m'avez dit tout à l'heure comment le cheval de M. le marquis s'est emporté, vous avez émis cette opinion, qu'on devait avoir fait avaler à l'animal une drogue ou un poison quelconque. Eh bien, Gabrielle, je le crois aussi. Mais, en croyant cela, je dois admettre qu'il y a parmi les serviteurs actuels de la maison de Coulange un complice de Sosthène de Perny.

Une lueur subite traversa la pensée de Gabrielle.

—Morlot, Morlot, dit-elle d'une voix vibrante, je me rappelle quelque chose.

—Qu'est-ce ?

—Avant-hier, dans la matinée, — je ne saurais dire au juste l'heure qu'il était, — j'entrai dans l'écurie de M. le marquis pour donner au cocher une lettre que la nourrice de sa petite fille m'avait chargé de lui remettre. Le cocher n'était pas dans l'écurie, un autre domestique s'y trouvait penché sur la mangeoire, entre deux chevaux. Au bruit que je fis en entrant, cet homme se rejeta vivement en arrière, comme s'il eût été effrayé, et un de ses bras fit un mouvement que je m'explique maintenant ; il a certainement fait disparaître dans une de ses poches un objet qu'il avait à la main.

Le front de Morlot s'assombrit de nouveau.

—Gabrielle, avez-vous bien vu cet homme ? demanda-t-il.

—Oui, très bien ; je lui ai parlé et il m'a répondu.

—Alors, vous êtes sûre de le reconnaître ?

—Oui.

—Eh bien, Gabrielle, il faut que ce soir ou demain au plus tard vous me disiez son nom et quel est son service à l'hôtel de Coulange.

—La mission dont vous me chargez est, je crois, facile à rem-